

LA DERNIÈRE SÉRIE

DES

Invités au Palais de Compiègne

EN 1869

En octobre et novembre 1869, c'est-à-dire à la veille de l'année que Victor Hugo a baptisée de *terrible*, se produisirent les deux séries finales d'invités au Palais de Compiègne.

Ce furent les derniers feux de joie des fêtes impériales.

Chaque série comportait une soixantaine de personnages fournis par la diplomatie, les ministères, l'armée, et les diverses illustrations de la science et des beaux arts.

On connaît le menu des divertissements durant la semaine du séjour au château :

Déjeuner à 11 heures, suivi d'une chasse ou d'une promenade.

En cas de mauvais temps, récréations variées à l'intérieur.

À 4 heures, un thé dans les appartements de l'Impératrice pour les personnes désignées — ce qui constituait une *absinthe* pour les personnes non désignées.

Ce thé *select*, exclusif d'un certain nombre d'invités, causait, dit-on, aux exclus, des consternations, et donnait lieu à des commentaires qui durent, plus tard, faire regret-

ter à la souveraine de ne pas avoir généralisé les tasses de thé.

Diner à 7 heures, puis un grand spectacle ou une soirée dansante au son d'un piano mécanique dont la manivelle permettait au premier venu d'improviser l'orchestre.

L'Empereur, rapportent les mémoires, ne dédaignait pas de *moudre* ainsi quadrilles, valse, polkas.

D'ailleurs, d'illustres précédents autorisaient de pareilles dérogations à l'étiquette; Henri IV servait de *dada* à ses enfants, Charles-Quint ramassait le pinceau du Titien, et Napoléon, le chef de la race, prenait le fusil d'une sentinelle endormie...

Après tout, Compiègne c'était la campagne. Aux Tuileries, on eut fait venir Strauss et le Conservatoire.

Ces dernières séries représentaient comme aristocratique assistance un abrégé de l'Europe.

Citons quelques-unes de ces étoiles mondaines, dont la plupart ont filé dans un monde meilleur.

La princesse Mathilde, les ambassadeurs d'Angleterre et de Russie, le maréchal Niel, Monsieur, Madame et Mademoiselle Rouher, le général Fleury, le duc et la duchesse de Cambacérés, le marquis et la marquise de l'Aigle, Monsieur et Madame de Frézals, le duc et la duchesse de Mouchy, le général Leboeuf, l'amiral Rigault de Genouilly, Cabanel, le peintre célèbre, etc., etc., comprenant nombre d'autres notabilités.

Je cite d'après un témoin d'une scrupuleuse exactitude pour bien voir et tout noter... M. Leveaux, l'un des auteurs de la *Grammaire*, pièce représentée au Palais et dont le succès fut tel que le surlendemain M. de La Ferrière, chambellan, présenta l'auteur à l'Empereur qui s'écria avec une aimable surprise : « Ah ! c'est vous ! »

C'était court... mais ça promettait beaucoup. Le collaborateur de Labiche dut tressaillir de plaisir... et de *rouge* espérance.

En effet, sans le roi de Prusse, à l'horizon, on ne sait pas ce qui aurait pu arriver, et, depuis, la Légion d'honneur a eu des accouchements bien autrement surprenants.

Enfin, il valait mieux mériter pareille distinction sans l'avoir, que de l'avoir sans la mériter. On le répétait à M. Leveaux... qui s'en alla convaincu qu'il était décoré par l'opinion... sinon par le quai d'Orsay.

Les invités à Compiègne y séjournaient d'ordinaire de sept à huit jours.

S'y amusait-on dans l'acception sincère du mot ?

Rappelez-vous ce que La Bruyère disait de la cour de Louis XIV : « Les joies sont visibles... « mais fausses, et les chagrins cachés... mais « réels. »

Quatre pages développent le néant de ces joies apparentes... et le morceau peut s'appliquer... à toutes les cours royales, impériales ou républicaines.

Si le mouvement, l'agitation, les dehors brillants et souriants, l'estomac délicatement lesté, réalisaient la satisfaction d'estime, les invités pouvaient passer pour gens satisfaits, mais, de l'aveu des plus assidus, les plaisirs de commande tiennent un peu des travaux forcés. Tout ce qui est obligatoire perd de son charme. On ne s'amuse point par ordre.

L'étiquette est le ver rongeur des paradis mondains... et la cour n'est qu'une succession de ces fatigantes cérémonies où la bouche en cœur qui est d'ordonnance, n'est que la contraction d'une aimable grimace.

Mérimée, l'un des familiers du château, en était arrivé à ne plus se contraindre. En style naturaliste, il *s'embêtait* ferme, bâillait d'abord à l'étouffé, ensuite franchement, et l'écrivait crûment.

Un autre, un des plus choyés du Palais, l'invité perpétuel, fit comme sourire, belle contenance tant que dura la bonne fortune... Mais comme il se rattrappa quand surgit la tempête. Le courtisan tourna brutalement le dos et s'enrôla parmi les ennemis. S'il pouvait exister un temple consacré à la *Reconnaissance*, n'y cherchez pas le nom de Viollet-le-Duc.

Tant pis pour lui si son esprit nous écoute !

Les spectacles du 23 octobre et du 13 novembre 1869 furent composés de joyeux vaudevilles que nous mentionnerons plus loin.

Au témoignage des assistants, ces soirées théâtrales de la cour étaient froides... bien que le répertoire fut choisi en vue de pousser à la gaieté.

Mais l'Empereur, se montrant flegmatique et soucieux, l'entourage restait grave. La fin des représentations se traduisait pour la plupart par un *ouf !* de soulagement attestant le plaisir de pouvoir se détendre en liberté.

Voici la première partie de mon étude — et ce serait bagatelle indigne d'une attention si elle ne comportait pas un élément plus sérieux par la situation qui couvrait sous les jeux et les ris.

Le rire chez l'Empereur était surtout paralysé par ce qu'avait écrit le colonel Stoffel, notre attaché militaire à l'ambassade française de Berlin, dont les rapports furent adressés au gouvernement en 1866, 68, 69 et 70.

La mission d'un attaché militaire à l'étranger est d'observer, d'étudier, de recueillir et de communiquer au ministre de la guerre de son pays tous renseignements sur la situation de la puissance près de laquelle il est accrédité.

Il doit surtout, en vue d'une possibilité de guerre avec cette puissance, faire connaître, avec indication des causes, son état d'infériorité ou de supériorité sur nous.

A ce point de vue, les rapports du colonel Stoffel sont des modèles de clarté, comme précision d'exposé, abondance de documents, avertissements multipliés, conclusions redoutables et instances d'aviser au plus vite.

Il voit poindre la foudre à Berlin et avertit tant et plus à Paris : « Posez les paratonnerres ! »

D'emblée, notre officier français constate avec preuves à l'appui la supériorité des éléments moraux et matériels de l'adversaire.

Quelques citations :

TIR DE L'INFANTERIE

« On ne saurait nier que les feux de l'infanterie prussienne, seront, *toutes choses égales*, plus redoutables que ceux de l'infanterie française.

« Le soldat prussien, moins impressionnable que le nôtre, tirera avec plus de sang froid et de justesse.

TIR DE L'ARTILLERIE

« Il faudrait en prendre son parti si la guerre venait à éclater. Le matériel d'artillerie prussien est très supérieur au nôtre. Les pièces de campagne prussiennes (le 4 et le 6) tirent beaucoup plus juste que les nôtres, et elles ont une portée beaucoup plus grande. En outre, elles peuvent tirer plus vite que les nôtres.

« Au résumé, le niveau intellectuel de l'armée prussienne est plus élevé que dans aucun pays, grâce à une instruction générale plus vaste, répandue dans toutes les classes du peuple.

« A tous les degrés de la hiérarchie, le sentiment du devoir est beaucoup plus développé qu'en France. »

Le colonel, abordant ensuite l'état-major prussien, écrit :

« De tous les éléments de supériorité dont la Prusse tirerait avantage dans une guerre prochaine, le plus grand, le plus incontestable sans contredit, lui serait acquis par la composition de son corps d'officiers d'état-major.

« Il faut le proclamer bien haut comme vérité éclatante l'état-major prussien est le premier de l'Europe, le nôtre ne saurait lui être comparé.

« Je n'ai pas cessé d'insister sur ce sujet dans mes premiers rapports de 1866, et d'émettre l'avis qu'il était urgent d'aviser aux moyens d'élever notre corps d'état-major à la hauteur du corps d'état-major prussien.

« Cette question est selon moi la plus grave de toutes. Je ne le dissimulerai pas. Ma conviction est telle à cet égard qu'ici je jette le cri d'alarme : *Caveant Consules !*

« Je croirais manquer à mon devoir en agissant autrement. »

Dans le domaine des faits, le Colonel ajoute :

« En arrivant à Prague en 1866, c'est avec des officiers d'état-major que je nouai mes premières relations. Je fus tout d'abord frappé de leur mérite. Chez tous sans exception, je reconnus une intelligence remarquable, le savoir militaire le plus étendu. A mesure que je fréquentai un plus grand nombre de ces officiers, mon étonnement augmenta; à tous les degrés de la hiérarchie, je trouvais des officiers sérieux pleins d'instruction et de jugement.

« Je me mis donc à étudier l'organisation du corps d'état-major prussien, etc., etc. »

Ces extraits sommaires — et tout un volume est de la même allure — démontrent jusqu'à

l'évidence que le gouvernement impérial était absolument renseigné, dès 1866, sur les dangers présents et futurs.

On s'explique que le maréchal Niel ait réclamé énergiquement de coûteuses mais nécessaires améliorations dans notre système militaire.

Il était à même d'apprécier le colonel Stoffel.

Il mourut trop tôt... et le désastreux optimisme de son successeur, aux yeux duquel : « *Pas un bouton de guêtre ne manquait* » justifia cruellement les craintes de notre attaché militaire.

D'ailleurs, il était trop tard. On n'improvise pas certaines réformes. La Prusse méditait et forgeait sa revanche depuis 65 ans.

Le premier empire a semé Iéna, le second a récolté Wissembourg, Reischoffen, Sedan, Metz et la Commune.

Pour rattacher ces noms néfastes aux soirées joyeuses des invités du château, il suffit de rappeler les dates des cris d'alarme du colonel Stoffel se produisant en 1866, 1868, pour s'accroître avant 1869 dans des termes prophétiques.

Deux mois avant l'arrivée des derniers invités à Compiègne, écoutons ce qu'écrivait encore le Colonel :

« La Prusse est prête. Son organisation militaire lui permet de concentrer sur nos frontières, en 25 jours, plusieurs armées de cent mille hommes, chacune.

« Une guerre effroyable s'annonce et menace d'éclater d'un jour à l'autre ; notre ennemi épie le moment de la lutte-bien qu'il ne la désire pas, avec un million de soldats les plus disciplinés, les plus aguerris, les plus fortement organisés qu'il y ait...

« Et, en France, où 40 millions d'hommes devraient tous être convaincus comme le peuple prussien que la guerre est fatale et à

la merci d'un incident, où toutes les préoccupations devraient s'évanouir devant une seule, celle du salut public, à peine compterait-on quelques personnes qui aient conscience de l'immense danger qu'elle comporte.

« A la vue d'un pareil spectacle, on ne peut se défendre d'accuser hautement cette funeste ignorance et cette détestable infatuation qui nous empêchent de discerner ce que la Prusse voit si clairement : La guerre inévitable et fatale. »

Cette conclusion du rapport du colonel Stoffel est datée de Berlin, 12 août 1869, précédant de 2 mois l'arrivée des séries de haute marque à la résidence de Compiègne.

Les pièces choisies furent des gaudrioles :

L'Homme aux 76 Femmes, de Siraudin.

Ernest, de Clairville.

La Grammaire, de Labiche et Jolly (Leveaux).

Et enfin... une dernière... dont le titre était vraiment à la veille de nos désastres, d'une ironie sinistre :

La Consigne est de ronfler !

Parmi les spectateurs se trouvait le général Le Bœuf, nommé peu à près maréchal de France et chef de l'état-major de nos armées à mener... *en campagne*... pour ne pas dire *à la boucherie*.

Ce spectacle du samedi 13 novembre 1869 (le mois des cimetières), où le théâtre du Palais-Royal tenta de dérider le Palais Impérial, la gaité du souverain dut être macabre comme le sourire d'un squelette.

Le souvenir du dernier rapport de nouveau *Tacite* a pu hanter le cerveau de César. C'était pour lui le *Mané, Thécel, Pharès*, qui

venait troubler cette soirée du 13, et figer
rire à la dernière pochade

« *La Consigne est de ronfler !* »

qui clôturait les spectacles de la Cour.

Comme philosophie de l'histoire, la leçon
fut tragique !... Malheureusement, n'est-il pas
à craindre que le passé n'ait rien rectifié du
présent, en vue de l'avenir.

CH. GARAND.
